



ph. 1 - Le menhir de Pingechabre

# Une floraison de croix digne de la Bretagne

## Introduction

Devenu célèbre par la « bête » qui y sema la terreur, spécialement aux environs de Saugues, de 1764 à 1767, le Gévaudan est généralement considéré comme un pays rude et enclavé.

Il est vrai que la circulation y est entravée par un relief tourmenté, dominé par des « barres » qui ont favorisé le cloisonnement féodal du pays : tels sont la Margeride (1 554 m), l'Aubrac (1 469 m) et le Mont Lozère (1 699 m).

Sans doute les récits ne manquent-ils pas de voyageurs morts dans la neige ou emportés par les crues des torrents. Paradoxalement, ces obstacles n'ont pas arrêté le long cortège des pèlerins qui, renouant avec une tradition millénaire, ont fait du Gévaudan leur terre de prédilection.

Depuis 1884, en effet, à la suite de la redécouverte des reliques de saint Jacques, le pèlerinage compostellan a repris son cours, après une longue période d'interruption, et, de nos jours, comme au Moyen Âge, des flots de pèlerins traversent à nouveau le Gévaudan en suivant le fameux itinéraire de la *Via podiensis*, de Saugues à Aubrac. Le phénomène s'est amplifié à partir du jubilé de 1965 et la notoriété des chemins de Saint-Jacques a été consacrée en 1987 par leur classement au patrimoine culturel de l'humanité.

Cette vogue du pèlerinage sur des chemins raboteux, à travers monts et vallées, lance un double défi à la société moderne, si fière de son confort et pourtant si tourmentée par la finalité de la vie.

Lorsque l'évêque Godescalc inaugura ce parcours en 951, il était, sans doute, loin de se douter de l'élan qu'il allait susciter. En tout cas, son initiative n'avait rien de surprenant pour les habitants du Gévaudan.

Beaucoup de pèlerins sillonnaient déjà le pays : les uns se rendaient à Saint-Gilles, sur le tombeau du confesseur de Charles Martel, d'autres cheminaient vers Saint-Guilhem-le-Désert, tant pour honorer le « sauveur de la chrétienté », vainqueur des Arabes sur l'Orbieu en 793, que pour vénérer la relique de la Vraie Croix, déposée en ce lieu en 806, où elle est toujours en place, témoin d'un don du patriarche de Jérusalem à Charlemagne !

Mais les pèlerinages d'Occident ne sont pas seuls en cause dans la fréquentation du Gévaudan. Le phénomène de la croisade, qui traduit l'élan donné au pèlerinage d'Orient, y a aussi sa part. En effet, durant tout le Moyen Âge, la vallée du Rhône est une terre d'Empire et le seul accès du royaume franc pour atteindre la Méditerranée est constitué par la voie Régordane qui traverse le Gévaudan, du nord au sud, en passant par la Garde-Guérin. Saint Louis a donc emprunté cette voie à deux reprises pour s'embarquer à Aigues-Mortes en 1248 et 1270, à l'occasion des 7<sup>e</sup> et 8<sup>e</sup> Croisades.

C'est ainsi que le Gévaudan est irrigué par un réseau très dense de chemins affirmant, à travers les siècles, la vocation de la province pour la pérégrination.

Il est curieux de constater que les chemins de pèlerinages sont en parfaite correspondance avec les drailles de la transhumance qui permettaient aux moutons du Languedoc de venir paître sur les vastes étendues des Causses et de la Margeride.<sup>1</sup> Très spectaculaires sont encore ces drailles ravinées qui escaladent en serpentant les hauteurs de l'Aubrac ou du Randonnat. Les pèlerins en ont donc repris les tracés primitifs, parfois aménagés par un pavage en hérisson, mais surtout balisés de croix. C'est ce qui explique l'étonnante floraison de ces monuments à travers le Gévaudan.

Pourtant le pèlerinage n'explique pas tout : les croix gévaudanaises présentent, comme ailleurs, une multitude de fonctions et une grande diversité de modèles qui seront tour à tour envisagés.

Le cadre étudié concerne le Gévaudan, c'est-à-dire le département de la Lozère auquel il faut ajouter le district de Saugues, détaché du Gévaudan en 1790.

L'intérêt pour les croix du Gévaudan débute avec des inventaires plus ou moins étoffés : Camille Enlart (1920) en signale 4, (Albuges, Saint-Chély-d'Apcher, Saint-Juéry, Vitrolles), tandis que Joseph Ignon en décrit 52, en 1925.

Depuis cette date, si l'on met à part un petit nombre de disparitions (le Bac, Cubières), les croix du Gévaudan ont été scrupuleusement respectées. Mais l'inventaire d'Ignon restait fort incomplet puisque la croix du Buffre, devenue la plus célèbre du Gévaudan, n'y figurait pas. C'est donc une approche entièrement renouvelée qui est ici proposée, même si les détours des chemins réservent la surprise d'une inlassable découverte.

## I - Les fonctions des croix

Les croix, qui se sont multipliées au cours des siècles à travers le Gévaudan, répondent à des fonctions multiples, parfois cumulées par un même monument. Pourtant chaque croix a une fonction majeure, révélée par son site particulier ou par les circonstances spécifiques de son implantation. Plusieurs fonctions essentielles seront ainsi envisagées : elles expliquent comment la croix est devenue un repère indispensable de la vie quotidienne.

---

1 - R. OURSEL, 1967.

## 1° Les croix de christianisation

L'évangélisation des Gabales est liée à l'apostolat de saint Privat : évêque de Javols, ou, tout au moins, du pays gabale - Grégoire de Tours le qualifie d'« episcopus urbis gabalitanae » - saint Privat dut se réfugier dans une grotte du Mont Mimat, lors de l'invasion des Alamans, en 257. C'est là qu'il fut découvert et roué à coups de bâtons. Fortunat le signale parmi les plus grands martyrs de la Gaule.

Mais l'Eglise dut lutter pendant plus de 300 ans pour arracher les paysans à leurs cultes païens.

Le substrat granitique a favorisé le développement d'un culte antique autour des mégalithes et des rochers, tandis que le ruissellement des eaux est à l'origine d'un culte aux fontaines et aux lacs qui se répercute jusqu'au niveau des gués et des ponts.

### LES MENHIRS

Deux menhirs de la Margeride portent des marques séculaires de christianisation.

– Le menhir de Pingechabre, (h : 2,65 m) près de Mazeyrac, commune de Saint-Pierre-le-Vieux, est couvert de 32 croix gravées, sur la seule face qui est en bordure du chemin. (ph. 1)

C'est un procédé utilisé en Auvergne, à Colamine-sous-Vodable, en Rouergue, sur les pierres levées du Lévezou, et plus encore, en Arménie, pays des khatchkars.

– Le menhir du Savigner, dressé au niveau d'un carrefour de chemins, près de Rieutort-de-Randon, (h : 2 m), a été christianisé par la taille en relief d'une croix à longue hampe qui évoque les ordres de chevalerie. (ph. 2)

– Enfin, sur la Cham (kalm = plateau rocailleux) des Bondons ou sur le Causse de Montbel, plusieurs menhirs sont surmontés d'une croix de fer, au-dessus des Bondons, à Montmirat et à Montbel.



ph. 2 - Le menhir du Savigner

A la différence des menhirs qui sont des blocs dressés vers le ciel, aux faces mal équarries, certaines pierres levées se distinguent par leur aspect en obélisque allant en s'amincissant progressivement vers le sommet. Ces lec'hs, d'âge gaulois, sont particulièrement répandus dans le pays de Léon, en Bretagne.

Aussi est-il surprenant d'en retrouver la présence au cœur du Gévaudan. Cette présence est affirmée, non seulement par une multitude de croix-stèles, mais, plus encore, par la croix monumentale du Pouget, à la Fage-Montivernoux : il s'agit d'une croix de fontaine, directement liée à la christianisation du Gévaudan.

Enfin le support des croix de fer peut être constitué par des pierres levées de taille plus modeste, tel le lec'h de Ribennes, des stèles funéraires (cippe de Severus, à Brugers) ou des colonnes romaines, à Javols. (ph. 3)



ph. 3 - Javols

### LES ROCHERS OU « RANCS »

« Les rochers, les blocs épars sur la lande semblaient habités par des esprits »<sup>2</sup>. Des fées les entouraient de leurs rondes et les habitants leur apportaient des offrandes. Ces rondes sont à l'origine de toponymes, comme la Roda ou Montrodât. Il a donc fallu exorciser les blocs erratiques par la plantation de la croix. Il s'agit alors, le plus souvent, de croix dépourvues de fût et directement ancrées sur le roc.

Le spectacle de ces rochers est particulièrement étrange sur la commune de Brion, située au voisinage de l'Aubrac. A Nasbinals, la croix se dresse sur un escarpement basaltique. (ph. 4)

Mais les croix de rancs sont également nombreuses en Margeride, à Vareilles, Rocles, et Thoras.

Certaines pierres, où se creusaient de minuscules bassins, qu'emplissait l'eau de pluie, étaient l'objet d'un culte ancestral. Ce sont les pierres à cupules. L'exemple le plus spectaculaire se voit à Chauvets : il s'agit d'une plaque de schiste de 2,50 m par 1,50 m, creusée d'une multitude de cupules. On l'appelle

2 - É. MALE, 1950, p. 58.





ph. 4 - Nasbinals

la pierre des Fées <sup>3</sup>. Souvent les pierres à cupules ont été réutilisées pour le dé des croix. Ainsi en est-il pour la croix de l'entrée nord du Born, dont le dé est perforé de huit cupules.

On imagine que ces cupules ne sont peut-être pas étrangères à la prolifération des bénitiers sur les croix du Gévaudan.

Plus curieuses encore est la cavité en forme de baignoire, toujours remplie d'eau, qui est creusée dans un rocher sur les bords du Grandrieu, à cinq mètres de la croix de Saint-Méen. On y plonge les enfants atteints de la « rache » ou « mal de saint Mein », ainsi nommé par allusion à la gale des mains, et on dépose à l'entour les chemisettes des petits malades. Aucun lieu n'est aussi suggestif de l'héritage d'un culte antique. Mais la christianisation du rite s'est opérée par l'intermédiaire de saint Méen, un authentique saint breton du VI<sup>e</sup> siècle, invoqué contre les maladies de peau.

#### LES SOMMETS ET LES COLS

Comme les rochers, les sommets et les cols inspiraient la crainte des Gaulois. Ceux-ci avaient recours à deux divinités dont le culte est attesté en Gévaudan : Mercure, le dieu des voyageurs, et Jupiter, le dieu du ciel. Mercure, qui avait son temple au sommet du Puy-de-Dôme, a donné le nom de la baronnie de Mercoeur (le Malzieu) et celui de Mercoire, dans le Randonnat et dans les Causses (Montbrun).

3 - A. SOUTOU, 1954.